

FEUILLETON DU "SAMEDI," 4 AOUT 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

LXIII -- TRAITRE

(Suite et fin)

—Vous êtes un homme de cœur. Je prends acte de votre promesse. Touchez là.

Il lui tendit la main et reprit :

—Pas un mot, non plus, à ma fille, s'il vous plaît ?

Une rougeur soudaine envahit les joues du poète.

—Je ne parlerai de mon départ à âme qui vive, promet-il encore.

—Bien. J'ai confiance en vous. Passons maintenant aux affaires sérieuses. Vous avez perdu, en somme, près de deux années de votre jeunesse à instruire mon fils, cela se paye. Voici un chèque de cent mille francs.

Cette offre fit bondir Marcel.

—Rien ! monsieur, s'écria-t-il, je n'accepterai rien. Ici, comme à Paris, comme à Montbrun, je refuse toute espèce de cadeaux. Vous m'avez payé régulièrement, nous sommes quittes.

—Et bons amis ?

—Oui, monsieur, bons amis.

—C'est votre dernier mot ?

—Le dernier.

Clakay, à dire vrai, orgueilleux comme un parvenu, mais foncièrement juste et honnête, avait un peu honte du rôle qu'il jouait.

Il rejoignit aussitôt Arthur et lui dit :

—Va retrouver ton maître... Aime-le bien, c'est un brave cœur.

Marcel refoulait ses larmes.

Lorsque Arthur entra, il s'efforça de lui sourire.

—Que voulait donc papa ? s'informa l'enfant.

—Il s'agit de vos études. Les lettres, ce n'est que trop vrai, mènent à rien pratique. Il vous faudra bientôt piocher les sciences, ne serait-ce que pour donner satisfaction à votre père.

La leçon terminée, Marcel se retira dans sa chambre, et, prétextant une indisposition, s'abstint de paraître au déjeuner de famille.

Jacques ne craignit pas d'aller le relancer. Il avait hâte de savoir si le patron l'avait congédié.

—Tu es souffrant ? demanda-t-il à ce dernier.

—Oui, je souffre d'un mal sans remède.

—Pourquoi désespérer, mon pauvre ami ? Le temps ne t'a pas dit son dernier mot.

—Si il m'a parlé ce matin par la bouche de sir William. Ce millionnaire se sera aperçu de quelque chose, et il me sépare brusquement de sa fille...

—Que me dis-tu là ?

—La vérité. Je suis congédié sous le prétexte que mon enseignement n'est pas assez scientifique. On va te demander sans doute de me remplacer auprès d'Arthur.

—Moi ? Mais je n'ai pas le temps ! Je refuserai net, ne serait-ce que pour protester contre ton renvoi. Il faudra bien qu'on te rappelle !

L'hypocrite jouait à merveille la comédie de l'amitié.

Marcel tomba dans le piège.

—Ton dévouement, dit-il, me réchauffa le cœur. Je vois que je puis compter sur toi. Veux-tu me promettre de m'écrire tous les quinze jours et de me donner des nouvelles d'Augusta ?

—Certainement. Mais quand pars-tu ?

—Par le premier paquebot. Dans quarante-huit heures, je serai sur la route de France.

—Déjà ! Au moins, as-tu obtenu une bonne indemnité ?

—Sir William m'a offert cent mille francs : j'ai refusé. Je ne veux que mon dû.

Jacques ne concevait qu'on fût assez... poète pour mépriser la fortune.

Ça, par exemple, fit-il, c'est de la folie ! Sir William n'en sera ni plus riche, ni plus pauvre, et toi, tu t'exposes à tirer la langue avant quelques mois.

—Avant quelques mois, répliqua Marcel, je serai mort de chagrin.

Jacques crut entendre un soupir derrière la porte.

Il abrégua l'entretien et sortit, espérant surprendre de nouveau sa mère en flagrant délit de surveillance.

Il n'y avait personne dans le couloir.

Il chercha Césarine et la trouva occupée à l'office.

—Je me suis trompé, pensa-t-il. Que Marcel parte le premier et ma mère se taira. Tout va bien.

Il était à peine retourné au chantier avec sir William, que Césarine montait frapper à la porte de Marcel.

Le poète la fit entrer et l'invita à s'asseoir.

Elle resta debout, n'osant s'avancer.

—J'ai à vous demander l'impossible, dit-elle enfin.

—C'est me faire trop d'honneur, répondit le poète.

Un pâle sourire éclaira sa physionomie.

Il avança un siège à la pauvre femme.

—Parlez, maman Virieu. Hâtez-vous ; car, bientôt, il serait trop tard.

—Oui, je sais, vous partez. On vous réduit au désespoir ; mais moi, je vous apporte la consolation... en échange du pardon pour le coupable.

Il la considéra avec inquiétude : à force d'avoir souffert, cette femme allait-elle sombrer dans la folie ?...

—Expliquez-vous, maman Virieu ?

Elle s'agenouilla devant lui.

—Pitié, répétait-elle, pitié pour le coupable !

Il l'obligea à se relever et la soutenant, défaillante, jusqu'à un fauteuil :

—La pitié est la première vertu du poète, dit-il. De quel coupable voulez-vous parler ?

Il fallait enfin s'expliquer.

Césarine ne doutait pas du pardon de Marcel, et cependant l'aveu le terrible avou expirait sur ses lèvres.

Le fils de Julien Lartigue comprit que cette femme portait dans sa conscience un lourd secret.

—Vous me demandez mon pardon, dit-il, je vous l'accorde d'avance, quoi que vous ayez à me révéler. Quand à la consolation que vous me faites espérer, elle ne saurait être en votre pouvoir ; elle n'est au pouvoir de personne.

Ces dernières paroles rendirent courage à Césarine.

—Vous partirez d'ici, dit-elle, le désespoir au cœur ; mais quelqu'un se chargera de vous rattacher à la vie.

—Qui donc ?

—Celle à qui vous avez pensé souvent depuis que vous êtes en âge de réfléchir.

Il n'en faut pas dire long au poète pour qu'il comprenne.

—Non, ce n'est pas possible ! dit Marcel, vous ne connaissez pas ma mère ! Où l'auriez-vous connue ?

—C'est la meilleure des femmes, monsieur Marcel. Elle sera heureuse et fière de vous avoir retrouvé.

Ce fut au tour de Marcel à s'agenouiller devant celle qui le suppliait un instant auparavant.

—Pourquoi, demanda-t-il, m'avoir fait attendre ce bonheur.

—Parce qu'il me fallait vous dénoncer la trahison d'un misérable que j'ai tort d'aimer... comme s'il était mon fils, dont il aurait l'âge. Le crime de cet homme est le plus odieux de tous. Il a pris votre mère, il s'est donné à elle comme étant le fils qu'elle désespérait de revoir, et elle l'a cru.

La lumière s'était faite dans l'esprit de Marcel.

—Jacques a fait cela ? s'écria-t-il.

—Oui, monsieur Marcel. Vous voyez bien que le pardon est au-dessus de vos forces. Que vous le démasquiez publiquement, et il est perdu sans retour.

Une question s'imposait à l'esprit du poète : comment cette femme avait-elle pu apprendre l'affreuse supercherie ?

Il le lui demanda sur un ton où, pour la première fois, on sentait de la colère.

—Je ne puis vous répondre, dit-elle en sanglotant. Ce secret se rattache à un mystère de famille qu'il ne m'est point permis de divulguer.

—Alors, nommez-moi ma mère.

—C'est la comtesse de Fallière. Elle demeure avec sa fille, à Châteauroux. Pour vous faire reconnaître d'elle, vous n'aurez qu'à lui parler de votre père, Julien Lartigue. Vous lui direz que c'est moi qui vous envoie à elle, et elle n'aura plus aucun doute. Seulement, ayez soin de lui épargner la honte du passé. Sa fille ne sait rien. Maintenant, monsieur Marcel, aurez-vous la générosité de pardonner ?...

—Quel était son mobile ?

—Hélas ! l'intérêt. Votre mère est riche.

—Oh ! l'infâme !

La Rassajou courbait le front.

Elle ne pouvait dire à Marcel : " Cet infâme est mon fils, et c'est pourquoi je vous supplie de l'épargner."

Il ne comprenait pas, lui, qu'elle eût pitié d'un être aussi méprisable.

—Je lui pardonnerai, dit-il enfin, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Il partira, lui aussi ; je vois clair maintenant dans son jeu. C'est à lui que je dois mon renvoi.

(1) Commencé dans le numéro du 28 décembre 1899.

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.